

## Le scepticisme sur l'utilité des voyages

Le siècle des Lumières apprécie les voyages : la lecture des relations fait partie de la formation des philosophes, le voyage pédagogique ne perd pas de sa popularité, les voyages d'exploration contribuent à la naissance de l'anthropologie. Pourtant, des voix sceptiques se mêlent à ce respect. Tout le monde ne préconise pas le déplacement comme moyen de se former et certains ne croient pas sans réserve aux descriptions des pays lointains : l'esprit critique atteint les voyages. Ce n'est pas au XVIII<sup>e</sup> siècle que cette attitude sceptique naît mais l'époque la verra renaître et s'amplifier par les plus grands penseurs.

Dans le présent article, nous observerons en grandes lignes les deux traditions de la pensée occidentale : celle favorable et celle défavorable aux voyageurs et à leurs récits. Ce débat est très ancien, les arguments pour et contre sont abondants déjà chez les Anciens. La discussion se renforce aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, époques confrontées aux relations que laissent les découvertes géographiques ainsi qu'à la pratique de plus en plus répandue du voyage pédagogique, ouvert désormais à des milieux plus larges et plus diversifiés. Aussi, nous proposons de mener notre enquête vers ces deux siècles, ce qui nous permettra de parler des plus importantes formes du voyage des Lumières et de leur critique chez les philosophes.

Les doutes sur l'utilité des voyages et sur la sincérité des voyageurs semblent aussi anciens que les récits de voyage eux-mêmes. L'idée fait très tôt son entrée dans la fiction, et surtout dans les voyages imaginaires. Dans l'*Histoire véritable*, Lucien déclare suivre l'exemple des « anciens poètes et historiens » comme Ctésias, Jambule et Homère, « qui n'ont pu s'empêcher de nous débiter pour bons plusieurs contes fabuleux et ridicules [...] et conté diverses aventures qu'ils disaient leur être arrivées dans leurs voyages ». Lucien veut « composer quelque roman à leur exemple »<sup>1</sup> sans faire croire son histoire comme véridique et avoue mentir dès les premières pages, d'où l'ironie du titre choisi. Chez lui, le plus ancien représentant des voyageurs menteurs est Ulysse, un personnage lui-même fictif, à qui Homère fait dire des « rêveries ». Il fait également allusion à Hérodoté, Socrate et Platon comme des auteurs qui ont trompé les lecteurs en parlant de leurs voyages<sup>2</sup>.

Si la fiction est confrontée au dilemme de la vérité et du mensonge, la philosophie fait face à celui d'utilité et inutilité. Sénèque se montre sceptique

---

<sup>1</sup> LUCIEN de SAMOSATE, *Histoire véritable*, in *Voyages aux pays de nulle part*, Paris, Robert Laffont, 1990, p. 9.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 23–25.

concernant le bonheur que l'on peut attendre des voyages. Dans la lettre XXVIII, il s'appuie sur l'expérience commune que les voyages ne vainquent pas la mélancolie et démontre que l'on peut trouver le bonheur en restant au même endroit. Il reprend ces idées dans la lettre CIV et affirme que le voyage ne forme pas la sagesse, n'apprend aucun métier, n'élimine aucun mal de l'âme, ne dissout pas les idées fausses et ne rend ni meilleur ni plus sain. Au lieu du voyage qui ait son but en soi, Sénèque recommande la persévérance dans l'étude.

Pour Daniel Roche, le débat sur l'utilité ou l'inutilité des voyages correspond à un enjeu fondamental de la culture moderne : perception stable versus vision ouverte et nomade du monde, dont la deuxième sort victorieuse. L'humanisme suit la tradition favorable au voyage, qui doit être utile et agréable, et servir le progrès de l'esprit humain<sup>3</sup>.

Bien que Montaigne se montre fidèle à ce point de vue dans le chapitre « De la vanité » des *Essais*, il avoue que le bonheur procuré par les nouveautés est moins évident que l'on pourrait croire. Le désir de voyager est alimenté par la curiosité des choses nouvelles et inconnues et souvent par la lassitude. Montaigne prêche l'équilibre du repos et du déplacement et admet la futilité de la quête – « je sais bien ce que je fais, mais non pas ce que je cherche »<sup>4</sup> – et que le plaisir de voyager témoigne de l'inquiétude et de l'irrésolution<sup>5</sup>. Le voyage est en même temps « un exercice profitable » et une école<sup>6</sup>.

Les penseurs anglais s'occupent des mêmes questions à la même époque. Francis Bacon est parmi les premiers à définir le voyage comme une forme de l'éducation pour les jeunes et souligne le rôle du précepteur qui sait orienter le jeune voyageur. Il conseille à ce dernier de tenir un journal, non pas pour les événements du voyage mais pour les observations et réflexions. Il recommande les choses qui méritent d'être vues ; en fait il formule un code du voyage curieux et du voyage savant. Finalement, Bacon résume les conseils pour faire un voyage relativement court mais instructif : connaître au moins un peu la langue du pays, employer un précepteur, suivre une carte ou un guide, tenir un journal, sortir du milieu de ses compatriotes, rencontrer les gens de mérite, garder les relations par correspondance et manifester une réserve après son retour ; autant d'idées qui deviendront des obligations aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles<sup>7</sup>.

<sup>3</sup> ROCHE, Daniel, *Humeurs vagabondes : De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris, Fayard, 2003, p. 59–60.

<sup>4</sup> MONTAIGNE, Michel de, « De la vanité », in *Essais*, t. III, Paris, Garnier-Flammarion, 1979, p. 185.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 201.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 185.

<sup>7</sup> BACON, Francis, « Des Voyages », in *Essais*, trad. par M. Castelain, Paris, Aubier, Éditions Montaigne, 1964, p. 91–95.

La Fontaine s'avère plus réticent sur les voyages que Montaigne ou Bacon. Les *Fables* nous apprennent les dures leçons du déplacement par les mésaventures des protagonistes qui quittent leur foyer et leur condition<sup>8</sup>. Dans les *Deux pigeons*, La Fontaine parle de « l'humeur inquiète » de celui qui a envie de voyager et quitte son frère. Il raconte le malheur de l'oiseau voyageur et termine par l'éloge de l'amour et la nostalgie des moments doux. Sa conclusion est d'éviter la séparation des êtres aimés et de ne chercher que l'attachement :

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?  
Que ce soit aux rives prochaines ;  
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,  
Toujours divers, toujours nouveau ;  
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste<sup>9</sup>.

Le siècle des Lumières prolonge et nuance la réflexion des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. La question de l'utilité des voyages et de la crédibilité des récits préoccupe les penseurs. La plupart des contemporains partagent l'enthousiasme pour les voyages mais l'attitude sceptique a également ses partisans. Les guerres des pouvoirs maritimes, la perte des colonies françaises dans la deuxième moitié du siècle, mais aussi les effets néfastes de la colonisation suscitent les réserves des philosophes. Le XVIII<sup>e</sup> siècle connaîtra une critique raisonnée de la littérature des voyages, qui n'est pourtant pas exempte de préjugés, anciens ou nouveaux. Les Philosophes réclament l'exactitude de l'information, sélectionnent les auteurs et font preuve d'une lecture critique des sources, même si leurs blâmes et éloges sont loin d'être objectifs<sup>10</sup>.

Malgré la mise en cause de la crédibilité des voyageurs nous ne pouvons parler de vrais mensonges que dans certains cas. L'analyse la plus méthodique en a été faite par Percy G. Adams, qui distingue les cas suivants : le voyageur invente des faits, donne un faux reportage sur le peuple visité, falsifie la description topographique, ment en parlant d'autres voyageurs ou dit avoir visité des lieux où il n'a jamais été. Un cas particulier est celui du pseudo-voyage, dont l'auteur veut faire croire, souvent avec succès, qu'il s'agit d'un récit de voyage réel<sup>11</sup>. Ces mensonges ne sont pas toujours découverts par les lecteurs de l'époque ; en dépit des discussions et démentis – comme le cas des géants Patagons – mythes et mystifications subsistent. Ce n'est pas un mensonge délibéré que les Philosophes reprochent le plus souvent aux voyageurs mais l'incompétence de voir, de connaître et de transmettre les connaissances.

<sup>8</sup> ROCHE, *Op. cit.*, p. 49–50.

<sup>9</sup> LA FONTAINE, Jean de, *Fables*, Paris, Classiques Garnier, 1990, p. 247.

<sup>10</sup> DUCHET, Michèle, *Anthropologie et Histoire au siècle des Lumières*, Paris, Albin Michel, 1995, p. 95–99.

<sup>11</sup> ADAMS, Percy G., *Travelers and Travel Liars, 1660–1800*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1962, p. 11, p. 80–85.

Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est le Suisse Bêat Louis de Muralt qui remet en cause l'utilité des voyages. Ses *Lettres sur les Anglais et sur les Français* ont eu une influence indéniable sur Rousseau. Voyageur lui-même, Bêat de Muralt se montre sceptique à l'égard des expériences du voyage. Il commence à exalter la vie sédentaire à la campagne après son retour au pays natal :

Comme on ne doit faire la Guerre que pour avoir la Paix, et l'affermir davantage, de même on ne doit voyager que pour pouvoir ensuite demeurer chez soi tranquillement, et jouir du Repos sans s'en dégoûter<sup>12</sup>.

Dans la *Lettre sur les voyages*, il affirme que le voyage de formation est tourné en abus, il n'est pas dirigé selon les besoins de jeunes et ne donne pas la connaissance de soi. Muralt préfère chercher les gens de mérite dans son pays et conseille le voyage dans le temps pour retrouver l'héritage de sa patrie<sup>13</sup>.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle est en effet marqué par la pratique du voyage de formation. Le parcours à des fins éducatives dans les principaux pays de l'Europe, parmi lesquels l'Italie reste la plus importante destination, devient une tradition avec Montaigne et Bacon. C'est au dix-septième siècle que cette pratique est codifiée sous la forme du *Grand Tour*<sup>14</sup>. Cette coutume, d'origine anglaise, fait partie de l'éducation du jeune aristocrate après son enseignement livresque. Elle se répand sur le continent et acquiert rapidement un cadre fixe : selon le modèle classique le jeune homme suit un itinéraire précis avec son précepteur, le tour dure environ trois ans, de villes en villes et toujours à l'intérieur de la bonne société. Le XVIII<sup>e</sup> siècle voit naître la critique du *Grand Tour*, qui devient progressivement moins formaliste et se complète d'autres parcours : de longs séjours d'étude à l'étranger ou circuits des savants et des hommes d'affaires<sup>15</sup>.

L'article « Voyage » de l'*Encyclopédie*, écrit par le chevalier de Jaucourt, est révélateur de l'image répandue à l'époque. Après avoir présenté les voyages des Anciens, l'article souligne le rôle formateur du voyage reprenant certaines idées en vogue depuis l'âge classique, l'avantage des voyages sur la formation théorique, son rôle pour acquérir un jugement stable, l'importance de l'étude des mœurs et d'une enquête encyclopédique :

C'est un genre d'étude auquel on ne supplée point par les livres, et par le rapport d'autrui ; il faut soi-même juger des hommes, des lieux et des objets [...] Ainsi le principal but qu'on doit se proposer dans ses voyages, est sans contredit d'examiner

---

<sup>12</sup> MURALT, Bêat de, *Lettres sur les Anglois et les François et sur les Voiages*, Paris, Honoré Champion, 1933, p. 285.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 298–299, p. 307.

<sup>14</sup> BOURGUET, Marie-Noëlle, art. « Voyages et voyageurs », in *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, 1997, p. 1092.

<sup>15</sup> CHESSEX, Pierre, art. « Grand Tour », in *Ibid.*, p. 518–521.

les mœurs, les coutumes, le génie des autres nations, leur goût dominant, leurs arts, leurs sciences, leurs manufactures et leur commerce<sup>16</sup>.

Jaucourt restreint le voyage pédagogique aux « états policés de l'Europe » et – suivant la tradition – apprécie avant tout l'Italie.

Les voyages de découverte et les voyages lointains sont également au centre de la pensée des Lumières mais suscitent des réserves. La plupart des Philosophes mettent en cause la fidélité des récits de découvertes et celle des descriptions des peuples sauvages. Bien que les voyages d'études soient tant appréciés, l'article « Voyageur » met en garde contre les relations, car les voyageurs témoignent de peu de fidélité en les écrivant et il y en a peu auxquelles on peut faire confiance. L'article dénonce la reprise des descriptions dans les récits antérieurs comme la cause principale des erreurs qui se perpétuent :

Ils [les auteurs] ajoutent presque toujours aux choses qu'ils ont vues, celles qu'ils pouvaient voir ; et pour ne pas laisser le récit de leurs voyages imparfait, ils rapportent ce qu'ils ont lu dans les auteurs, parce qu'ils sont premièrement trompés, *de même qu'ils trompent leurs lecteurs ensuite*<sup>17</sup>.

L'autorité est le géographe antique Strabon : « Il y a bien peu de relations auxquelles on ne puisse appliquer ce que Strabon disait de celles de Ménélas : je vois bien que tout homme qui décrit ses voyages est un menteur<sup>18</sup>. » Ce n'est pas pourtant la mauvaise foi que l'article reproche aux voyageurs, mais l'emploi inexact des lectures et des informations secondaires.

Avant la génération des encyclopédistes, Montesquieu fait un tour d'Europe de 1728 à 1731 dont l'objectif est d'étudier les institutions politiques et sociales, l'industrie, le commerce et les arts. Il suit le modèle du voyage éclairé : prépare son tour par des lectures approfondies ; rencontre des aristocrates, hommes politiques, ecclésiastiques, savants, écrivains ; visite des salons, des musées, des théâtres, des opéras et prend des notes soigneuses. Comme l'affirme Daniel Roche, Montesquieu veut compléter et confronter ses connaissances à l'expérience, à l'observation, pour comprendre la « nature des choses », l'interaction des principes et des conditions de l'organisation sociale<sup>19</sup>.

Voyageur lui-même, Montesquieu énonce des remarques critiques dans les *Lettres persanes*. Rhédi exprime ses doutes sur l'utilité du progrès scientifique et fait l'éloge de la simplicité et de l'ignorance des temps anciens dans la Lettre 102 :

Que nous a servi l'invention de la boussole, et la découverte de tant de peuples, qu'à nous communiquer leurs maladies plutôt que leurs richesses ? [...] Les nations entières

<sup>16</sup> *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, tome XVII, Neufchastel, 1765, p. 477.

<sup>17</sup> *Ibid.* (Nos italiques).

<sup>18</sup> *Ibid.*

<sup>19</sup> ROCHE, *Op. cit.*, p. 165.

ont été détruites ; et les hommes qui ont échappé à la mort ont été réduits à une servitude si rude, que le récit en fait frémir les musulmans<sup>20</sup>.

Le roman évoque le rôle formateur des voyages en même temps. Dans la Lettre 8, Usbek recourt au cliché de l'utilité des voyages pour masquer la véritable raison de son départ, l'exil volontaire devant le despotisme de la cour persane. Si le voyage peut jouer un rôle dans la formation spirituelle, c'est parce qu'il entraîne un changement dans le voyageur et qu'il l'aide à se débarrasser des préjugés, ce que Usbek constate au tout début de sa route<sup>21</sup>.

Diderot n'a pas pu connaître les *Voyages* de Montesquieu, publiés seulement au XIX<sup>e</sup> siècle, mais il en a entendu parlé. Il dépeint le président comme un voyageur curieux et méthodique dans une lettre à Sophie Volland le 5 septembre 1762. Il raconte l'histoire de la plaisanterie de Lord Chesterfield : selon l'anecdote, le Lord fait croire à Montesquieu que ses bagages seront fouillés à Venise, qui se met à détruire certains papiers dans lesquels il critique le gouvernement de Venise. Diderot ne manque pas de noter le modèle de Montesquieu : « Le président se répandait beaucoup, allait partout, voyait tout, interrogeait, causait, et le soir tenait registre des observations qu'il avait faites<sup>22</sup>. » Il conseillera une attitude pareille douze ans plus tard dans le *Préliminaire* du *Voyage en Hollande*. Quant à la remarque de Rhédi, il est possible de retrouver la même position dans un passage que Diderot rédige pour l'*Histoire des deux Indes* :

Toute cette longue suite de voyageurs européens que l'avidité a conduits dans le Nouveau Monde ne nous ont appris qu'une chose, c'est jusqu'où la soif de l'or était capable de porter les hommes, jusqu'où elle était capable de les aveugler. [...] je demande s'il ne vaudrait pas mieux que les nations fussent demeurées sédentaires, isolées, ignorantes et hospitalières, que de s'être empoisonnées de la plus féroce de toutes les passions<sup>23</sup>.

Voltaire, qui a visité surtout les pays du Nord (il a passé deux ans en Angleterre, s'est rendu en Hollande, en Allemagne et à Berlin) n'écrit pas de récit de voyage et les déplacements sont suivis d'une sédentarisation dans la dernière époque de sa vie. L'installation définitive ne signifie pourtant pas fermeture : il accueille des centaines de visiteurs à Ferney pendant 20 ans. Il utilise la trame du voyage fictif dans plusieurs ouvrages, tels *Micromégas*, *Candide* ou l'*Histoire des voyages de Scarméntado*. Dans ce dernier, il reprend les stéréotypes de la *peregrinatio* et du *Grand Tour* : le narrateur est obligé de parcourir le monde à cause de

<sup>20</sup> MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, in *Œuvres complètes*, t. I, Oxford, The Voltaire Foundation, 2004, p. 417.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 153–154.

<sup>22</sup> DIDEROT, Denis, *Correspondance*, t. V, Paris, Robert Laffont, 1997, p. 429. L'anecdote ne s'avère pas vraie.

<sup>23</sup> DIDEROT, Contributions à l'*Histoire des deux Indes*, in *Œuvres*, tome III, Paris, Robert Laffont, 1995, p. 596.

la persécution religieuse<sup>24</sup>. Il traverse Rome, la France, l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne, la Turquie, la Perse, la Chine, l'Inde et l'Afrique. Il voit partout une période troublée par les guerres civiles et religieuses, les abus du gouvernement et de l'Église. Le voyage devient donc un parcours satirique des civilisations et de l'histoire. La conclusion de Scarmentado, qui trouve l'état le plus doux de la vie en se mariant et devenant cocu chez lui, fait penser au retour de Candide<sup>25</sup>.

Si Voltaire déploie sa verve satirique, Rousseau se montre méfiant, parfois même méprisant à l'égard des relations de voyage. Ce mépris n'est pourtant pas représentatif de l'époque, il s'agit d'un cas particulier, poussant le scepticisme jusqu'au bout<sup>26</sup>. Daniel Roche affirme avec raison que la position de Rousseau – lecteur avide des voyages et de l'*Histoire générale des voyages* de l'abbé Prévost mais qui perd progressivement son intérêt – n'est pas la condamnation de toute mobilité<sup>27</sup>.

Dans la note X du *Discours sur l'inégalité*, Rousseau reproche aux voyageurs l'absence d'un savoir fiable et propose une lecture critique des relations. Ce passage du *Discours* concerne les voyages de découverte et les voyages de longue course sur les autres continents, sources primaires de l'anthropologie à l'époque. Rousseau réfléchit sur la diversité de l'espèce humaine, cite l'*Histoire générale des voyages* et certaines descriptions des espèces d'animaux anthropomorphes. Il trouve ces observations excessives et conclut à l'incompétence des voyageurs en matière anthropologique :

Depuis trois ou quatre cents ans que les habitants de l'Europe inondent les autres parties du monde et publient sans cesse de nouveaux recueils de voyages et de relations, je suis persuadé que nous ne connaissons d'hommes que les seuls Européens [...] Les particuliers ont beau aller et venir, il semble que la Philosophie ne voyage point, aussi, celle de chaque peuple est-elle peu propre pour un autre. La cause de ceci est manifeste, au moins pour les contrées éloignées : il n'y a guère que quatre sortes d'hommes qui fassent des voyages de long cours, les marins, les marchands, les soldats et les missionnaires<sup>28</sup>.

Rousseau juge sévèrement les préjugés et répétitions des voyageurs et évoque les voyages des anciens philosophes, qu'il aimerait voir renaître pour donner un véritable savoir sur l'espèce humaine :

<sup>24</sup> ROCHE, *Op. cit.*, p. 735–753.

<sup>25</sup> VOLTAIRE, *Histoire des voyages de Scarmentado*, in *Zadig et autres contes*, Paris, Gallimard, 1979.

<sup>26</sup> « Mais le cas de Rousseau est un cas limite, et si l'ensemble des philosophes partage son scepticisme, celui-ci se traduit moins par un mépris systématique que par un doute méthodique. » DUCHET, *Op. cit.*, p. 101.

<sup>27</sup> ROCHE, *Op. cit.*, p. 77, p. 781–782.

<sup>28</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité*, in *Œuvres politiques*, Paris, Bordas, 1989, p. 99.

Supposons un Montesquieu, un Buffon, un Diderot, un Duclos, un d'Alembert, un Condillac [...] voyageant pour instruire leurs compatriotes, observant et décrivant, comme ils savent faire [...] supposons que ces nouveaux Hercules, de retour de ces courses mémorables, fissent ensuite à loisir l'histoire naturelle, morale et politique [...] nous verrions nous-mêmes sortir un monde nouveau de dessous leur plume [...]»<sup>29</sup>.

Rousseau n'est pas hostile à d'autres formes de mobilité : il est le premier à considérer le voyage à pied comme la libération de la pensée, ce dont il parle dans le livre IV des *Confessions*<sup>30</sup>. Il consacre le dernier chapitre d'*Émile* aux voyages. Cherchant à répondre au dilemme de leur utilité, il établit une analogie avec la littérature : il constate que de même manière que son siècle tire peu de savoir de beaucoup de lectures, il tire peu de connaissances de beaucoup de voyages. Rousseau rejette la lecture des récits de voyage à cause des préjugés, mensonges et de la mauvaise foi des voyageurs.

En revanche, le voyage qu'il prépare pour son élève se base sur des principes préalablement établis. Pour connaître l'homme, il ne faut pas parcourir le monde entier mais « il faut savoir voyager »<sup>31</sup> surtout parce que le voyage ne convient qu'à très peu de gens. Rousseau veut donc qu'Émile – après une étude attentive du droit politique – visite quelques-uns des grands pays et d'autres, plus petits, de l'Europe, qu'il apprenne deux ou trois langues, qu'il voie ce qui le mérite en histoire naturelle, en politique, en arts et qu'il observe surtout les mœurs. De plus, ce déplacement méthodique doit procurer une instruction multiple, par exemple dans la formation des sentiments d'Émile. L'élève de Rousseau doit se focaliser sur le présent des pays visités et ne pas laisser entrer l'amour-propre dans ses rapports aux autres<sup>32</sup>.

Bernardin de Saint-Pierre ajoute une lettre intitulée « Sur les voyageurs et les voyages » au *Voyage à l'île de France* (1773) après son retour en France. Il met en relief, comme Rousseau, la rareté des voyageurs-philosophes et insiste sur la difficulté du genre du récit de voyage. Il recommande l'observation de la nature, ce qui manque à son avis même aux grands auteurs exemplaires comme Addison, Chardin ou Lahontan. Après dix ans d'absence, il conclut à l'importance de l'attachement au pays natal<sup>33</sup>. Selon Alain Guyot, la conception de Bernardin de Saint-Pierre est d'autant plus intéressante qu'il a eu un rôle non négligeable dans l'élaboration de ce qui deviendra le voyage romantique. Guyot remarque la parenté des idées de Bernardin de Saint-Pierre avec certains passages de l'*Histoire*

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>30</sup> ROCHE, *Op. cit.*, p. 764.

<sup>31</sup> ROUSSEAU, *Émile ou de l'éducation*, Paris, Garnier Flammarion, 1966, p. 592.

<sup>32</sup> BAKER, Felicity, « L'esprit de l'hospitalité chez Émile », *Romantisme*, n° 4, 1972, p. 90–95.

<sup>33</sup> BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Voyage à l'île de France*, Paris, Maspero, 1983, p. 251–258.



*des deux Indes*, inspirés ou rédigés par Diderot<sup>34</sup>. Le lien avec Rousseau est encore plus patent : pour les deux auteurs, le véritable fruit du voyage est l'aspiration de rentrer dans sa patrie<sup>35</sup>.

Les auteurs et textes traités ont certainement eu un impact sur Diderot, philosophe réputé pour son sédentarisme. Nombre d'éléments se retrouveront dans sa pensée : l'attachement à la famille et aux amis, la dissipation que le voyage peut amener ou la crainte d'une inquiétude nuisible. Il intègre tous ces arguments d'une manière cohérente dans ses œuvres. Les réserves sur l'utilité des voyages et la figure ambiguë du voyageur reparaîtront dans sa vision cyclique de l'Histoire et dans son anticolonialisme.

---

<sup>34</sup> GUYOT, Alain, « Bernardin de Saint-Pierre : du voyageur récalcitrant au voyageur immobile », *Revue des Sciences Humaines*, n° 245, janvier – mars 1997, p. 112–115.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 122.